

## 2.3 L'histoire des Algonquins sur la rivière des Outaouais

James Morrison, Sicani Research & Advisory Services

L'histoire de la rivière des Outaouais partage certainement celle de la nation des Algonquins. Bien que le territoire de ce peuple s'étendait considérablement au-delà de cette région, la rivière des Outaouais a toujours été incluse au centre de leurs terres, depuis ses hauteurs au nord central du Québec jusqu'à sa sortie près de Montréal. On compte présentement dix communautés algonquines reconnues, avec une population totalisant environ 8-10,000<sup>1</sup> personnes (pour obtenir plus d'informations sur ces communautés, voir Annexe F). Neuf de ces communautés algonquines sont établies au Québec. En partant de la région nord-ouest en direction sud-est, ces Premières nations sont Abitibiwinni, Timiskaming, Eagle Village (Kebaouek), Wolf Lake, Long Point (Winneway), Kitcisakik (Grand Lac), Lac Simon, Mitcikinabik Inik (Algonquins du lac Barrière) et Kitigan Zibi (River Desert). En Ontario, les membres de la Première nation des Algonquins de Pikwakanagan (à Golden Lake) composent l'unique communauté algonquine reconnue dans cette province bien que trois autres, Wahgoshig, Matachewan et Temagami sont partiellement d'origine algonquine.

Par rapport à d'autres Premières nations à travers le Canada, ces dix communautés algonquines ont très peu de terres de réserve. La réserve de River Desert appartenant aux Algonquins de Kitigan Zibi est de loin la plus grande. Elle est située près de Maniwaki, Québec avec une superficie d'environ 43 000 acres. La Première nation de Timiskaming compte une réserve d'à peu près 5 000 acres situées à la tête du lac Temiskaming, Québec, tout près de la frontière ontarienne. Cette réserve qui s'étendait jadis sur 69 000 acres a été morcelée par le Canada Uni au cours de la période 1851-1853 tout comme la réserve de River Desert. Les Algonquins de la réserve Pikwakanagan à Golden Lake sont établis sur une superficie approximative de 1 750 acres à Renfrew, Ontario. Les Algonquins du lac Simon ont environ 800 acres près de Val D'Or, Québec tandis que ceux de Abitibiwinni ont approximativement 225 acres près d'Amos, Québec. Ces derniers partagent aussi la réserve # 70 des Indiens de l'Abitibi près de Matheson, Ontario (avec la Première nation Wahgoshig). La Première nation Kebaouek (Eagle Village) réside sur une parcelle de 53 acres sur le lac Kipawa, qui fut acheté d'une tierce partie et morcelée comme réserve en 1975. La réserve de Mitcikinabik Inik (les Algonquins du lac Barrière) occupe 59 acres sur le lac Rapid dans la réserve faunique La Vérendry, qui a été créée en 1961. Les membres des Premières nations Wolf Lake, Long Point<sup>2</sup> et Kitcisakik n'ont aucune réserve de terres du tout.

Le résumé historique suivant ne prétend pas être détaillé ou approfondi. Il sert simplement à fournir un aperçu de l'histoire des Algonquins dans la vallée Kichisipi. Dans leur propre langue, les Algonquins se surnomment *anishinabeg* qui veut dire en général « être humain » et avec une signification spécifique de « vrai peuple Indien ». Même si leur langue, l'*anishinabemowin* est de moins en moins employée dans certaines communautés telles que Timiskaming, Kitigan Zibi

---

<sup>1</sup> On retrouve aussi des communautés en Ontario qui affirment leur identité algonquine mais qui ne sont pas reconnues par le gouvernement fédéral. Beaver House compte parmi celles-ci ainsi qu'un nombre d'organisations qui sont associées aux Algonquins de Pikwakanagan dans les négociations sur les réclamations de terres.

<sup>2</sup> La Première nation de Long Point occupe 91 acres de terres à Winneway grâce à une convention de bail avec le gouvernement du Québec, les Oblats et le Canada.

et Pikwakanagan, elle est encore très parlée dans des communautés intérieures comme Kitcisakik et lac Rapid. La majorité des communautés algonquines a mis sur pied des programmes afin de promouvoir l'utilisation et le maintien de leur langue.

À travers l'histoire, le *anishinabemowin* était une langue couramment utilisée. Divers dialectes sont encore existants de nos jours, non seulement chez les Algonquins mais chez les peuples Ojibway (également connus comme Cheppewas et Sauteaux), Odawa (Ottawa) et Potawatomi, entre autres. Le fait que cette langue était si répandue a par contre causé une confusion considérable lors de l'interprétation des documents historiques. Tel qu'il est démontré plus bas, même si les Premières nations établies le long de la rivière des Outaouais sont aujourd'hui reconnues sous le nom des Algonquins, il n'en fut pas nécessairement le cas au cours des trois siècles qui ont suivi la première rencontre avec les Européens. Les premiers observateurs français à utiliser le terme *Algommequin* (Algonquin) ne s'en sont tenus qu'aux différentes bandes résidant sur la partie inférieure de la rivière des Outaouais dont les descendants font aujourd'hui partie pour la plupart, des Premières nations des Algonquins de Pikwakanagan (à Golden Lake) et de Kitigan Zibi (River Desert). À titre de comparaison, différents noms furent attribués aux groupes et tribus *anishnabegs* vivant dans la vallée du Haut de l'Outaouais et au nord-est en direction des eaux supérieures de la rivière. On reconnaît donc les *Népissingues*, les *Timiskamings*, les *Têtes de boules* et les *Gens des terres*. Par contre, par la fin du XVIIe siècle, comme les Français rejoignaient les terres intérieures, ils ont donné le terme générique *Algonquin* à tous les groupes qu'ils rencontraient qui parlaient la même langue (comme les Ojibways, les Potawatomis, etc).

### 2.3.1 Les origines des Algonquins

Les Algonquins croient avoir toujours vécu dans la vallée de l'Outaouais et leurs convictions se reflètent sur leurs contes traditionnels. L'anthropologue Frank Speck a collectionné, lors de travaux et de recherches entrepris sur la réserve de Timiskaming au cours de l'été 1913, bon nombre de ces légendes algonquines incluant le conte narratif sur la poursuite d'un castor géant.

#### *Wiskedjak à la poursuite du castor*

*Wiskedjak voyageait toujours à la recherche d'aventures. Mais tout ce qu'il entreprenait était toujours voué à l'échec. Il ne réussissait dans rien et il avait toujours faim. Au cours de ses trajets, il vint à Kiwegoma « Turn-back lake » (lac Dumoine). Il n'avait pas de canot mais il était un excellent nageur. Lorsqu'il s'approcha du lac, il réalisa que l'étendue d'eau était trop grande pour la traverser à la nage. Il décida donc d'en faire le tour à pied. Il voulait y chasser le castor. Sur un côté du lac, il s'approcha d'une montagne ressemblant à ce qui aurait pu être un gîte de castor. Un peu à l'écart se trouvait une toute petite île recouverte de broussailles; Wiskedjak s'imagina donc que le castor y trouvait ses provisions pour l'hiver et se réfugiait à l'intérieur de cette montagne qui lui aurait servi de gîte. Notre personnage ambivalent voulait capturer ce castor mais ne savait tout simplement pas comment faire pour y arriver. Il pensa alors drainer le lac. Il en fit donc le tour pour se rendre à l'extrémité inférieure et entreprit d'y briser le barrage afin que l'eau s'en écoule. Bientôt, l'eau commença évidemment à s'en dégager et Wiskedjak attendit patiemment que le niveau baisse suffisamment pour qu'il puisse capturer le castor qui en serait sorti. Dans son attente, il fit une sieste. À son réveil, il était déjà tard et il s'empres-*

*en direction de la montagne à l'autre bout du lac pour réaliser que le castor était déjà parti. Il crut que l'animal s'était peut-être enfui dans l'eau se déversant par-dessus le barrage. Il était tellement certain de sa théorie qu'il crut même apercevoir l'animal passer par-dessus ce barrage. « Maintenant, j'ai perdu mon castor » dit-il. Il voulut le suivre et avait peine à continuer son parcours. Il poursuivit sa course jusqu'à la rivière Coulonge et les lacs Pembroke mais lorsque le castor rejoignit les chutes Calumet, Wiskedjak craignit de les traverser et emprunta le portage. Il crut alors l'apercevoir de nouveau et le pourchassa de plus belle au-delà du portage. Lorsqu'il en rejoignit l'extrémité inférieure, il le perdit encore de vue et remonta la rivière (rivière des Outaouais). En revenant sur ses pas et se retrouvant à l'extrémité supérieure du portage, il aperçut de nouvelles traces. « Eh bien » se dit-il, « quelque chose est passé par ici. Je me demande si je peux le retracer. On pourrait bien dénicher de quoi manger ». Il se remit donc à la poursuite de ces traces jusqu'à l'extrémité du portage, où il s'était déjà rendu, mais n'y trouva rien. Il est alors revenu pour retrouver encore une fois de nouvelles traces le ramenant à nouveau à l'autre extrémité. À deux reprises, il fit donc le tour du portage suivant toujours les nouvelles pistes tracées mais ne trouvant jamais de castor jusqu'à ce qu'il réalise que ces traces étaient siennes et abandonna sa course folle à la poursuite du castor. Toutes ces traces d'aller-retour peuvent aujourd'hui être observées imprimées dans les pierres au portage Calumet, lesquelles les Indiens surnomment les traces de Wiskedjak (Speck 1-3).*

L'informateur de Frank Speck, du nom de Ben McKenzie qui a été éduqué comme un membre de *Kiwegoma Anishnabeg* ou de la Bande Dumoine (Première nation Wolf Lake actuelle) aurait raconté à Speck avoir appris ces histoires des aînés de cette bande alors qu'il n'était encore qu'un jeune homme. Puisque Ben McKenzie est né en 1847, son éducation traditionnelle aurait eu lieu dans les années 1860.

Wiskedjak (Wisakedjak) aussi appelé Nenabojo (Nanabush) était le grand héros culturel des Anishnabegs (Cuoq 1886 :442). Également personnifié comme *Geai du Canada* (encore populairement connu comme le *Whisky Jack*) ce personnage ambivalent et déconcertant se retrouve également en évidence dans les légendes de leurs voisins Cris et Ojibways. Les aînés racontaient ces histoires par cycle, au cours de l'hiver en général, afin d'offrir aux plus jeunes de la bande un sens moral et des convictions spirituelles. Dans l'histoire ci-haut, Wiskedjak vide le Grand Lac Dumoine afin d'y chasser un énorme castor, dont le gîte avait pris la forme d'une grande montagne. L'explorateur et commerçant Nicolas Perrot (1644-1717) ont gardé dans ses mémoires, une histoire analogue, qu'il avait obtenue auprès des bandes Népissingues et d'Amikwa (littéralement « peuple du castor »). Ces deux groupes parlaient aussi le *anishnabe* et demeuraient à l'ouest du territoire des Algonquins. Ils auraient raconté à Perrot qu'un castor géant (que les Amikwas prétendent être de leur origine) serait entré dans la 'rivière des Français' à partir du lac Huron, bâtissant sur son passage vers l'est des barrages à travers le lac Nipissing et le long de la rivière des Outaouais. Ces barrages se seraient éventuellement transformés en rapides et en portages. Le dernier barrage construit par le castor aurait formé les rapides Calumet. Il y serait décédé pour ensuite être enterré au nord du lac Calumet à l'intérieur d'une montagne à la forme d'un énorme castor (Perrot 36-37 et Blair 62-63). C'est cette même montagne qui serait mentionnée dans l'histoire de Ben McKenzie.

---

L'historien jésuite P.F.X. de Charlevoix, ayant voyagé par la région des Grands Lacs en 1721, raconte une histoire semblable sur les origines des Amikwas à l'exception que le cimetière du castor est représenté par une montagne sur la rive nord du lac Nipissing (de Charlevoix 417-418). Charlevoix et Nicolas Perrot n'auraient, semble-t-il, connu que la fin de l'histoire. La première partie que l'arpenteur Robert Bell a recueillie en 1891 de Joseph Misabi, un Ojibway de la rivière des Français, rejoint directement l'histoire de Ben McKenzie racontée à Frank Speck à la légende rapportée par Nicolas Perrot deux siècles auparavant. Dans l'ancien temps, Joseph Misabi raconta à Bell que Kitchigami (le lac Supérieur) abritait un fameux castor, le *Manitou Amik*. Son barrage était à la pointe de sortie des rapides, que l'on retrouve aujourd'hui à Sault Ste-Marie (*Bawating*). Il y vécut pendant plusieurs années jusqu'au jour où Nenabozho (Wiskedjak) décida de le chasser. L'astucieux personnage demanda à son épouse de se rendre à la sortie des rapides pour y briser le barrage qui de ce fait, baisserait le niveau d'eau. Il espérait ainsi effrayer le castor qui sortirait alors de son gîte. Mais ce dernier, trop intelligent pour s'y laisser prendre, s'enfuit avant que Nenabozho ne le retrouve. En colère contre son épouse pour n'avoir pu empêcher le castor de s'échapper, Nenabozho la lança d'un coup de pieds dans les airs si fort qu'elle se transforma soudainement en pierre. Elle retomba sur le côté nord du lac Supérieur, formant la colline Gros Cap. Entretemps, le fameux castor *Manitou Amik* s'empressa le long du canal nord du lac Huron pour aboutir à la rivière des Français. Dans sa course et sa nage de toute vitesse, les roches déboulèrent sous l'action rapide de ses membres et formèrent ainsi une longue série de barrages, se transformant par la suite en rapides. Il traversa le lac Nipissing et continua sur la rivière des Outaouais pour s'arrêter sur une grande île, où se retrouve la grande rivière Noddaway (le Saint-Laurent). Sa course s'y est terminée et il se transforma en pierre à son tour, ressemblant à une énorme colline (Montagne de Montréal) (« Nenabozho à la chasse du Manitou Amik »).

Cette histoire peut être interprétée de différentes façons. À un certain niveau, elle peut être considérée comme un mythe d'origine nationale. Même si l'endroit de la mort du castor varie, les sites semblent correspondre au champ historique *anishnabeg* de l'est, soit entre la rive nord du lac Huron et Montréal. Mais il y a une base fondamentale encore plus profonde à la vérité historique qu'à la légende. Les castors géants, ainsi que plusieurs autres espèces de la mégafaune maintenant disparues habitaient en Amérique du Nord entre 10 000 et 12 000 années passées. Leurs vestiges ont été retrouvés dans divers endroits, incluant en Ontario. De plus, l'histoire du fameux personnage drainant le lac Supérieur ou le lac Dumoine à la poursuite du castor où celui-ci créa des rapides et des portages en poursuivant son chemin vers l'est, évoque l'histoire naturelle du bassin des Grands Lacs et de la rivière des Outaouais et des répercussions à la suite de la grande époque glaciaire.

À la suite du retrait du front glaciaire à la fin du Wisonsinien (retrait du glacier Wisonsin), un énorme lac d'eau glacée (lequel les géologues ont surnommé le lac Agassiz) a pratiquement recouvert tout Manitoba et des parties de Saskatchewan, du Dakota Nord, de Minnesota et de l'Ontario pendant toute la période qui dura de 15 000 à 8 000 années passées. Le drainage de ce lac s'est fait premièrement vers le sud, soit vers le Mississippi, pour ensuite s'effectuer vers le sud-est dans ce qui est devenu le bassin du lac Supérieur et finalement vers l'est dans un autre lac d'eau glacée du nom de Barlow-Ojibway qui couvrait alors le nord-est de l'Ontario et le nord-ouest du Québec actuels. Les vestiges du glacier ont par contre empêché le lac Barlow-Ojibway de s'écouler dans la Baie James et une grande masse de débris de glace bloqua l'écoulement vers le sud dans ce qui est actuellement devenu la rivière des Outaouais. Pendant une période d'environ deux mille ans, la couche de glace nordique a graduellement fondu. Les eaux du lac Barlow-Ojibway se sont finalement infiltrés à travers les débris bloquant l'écoulement au sud et environ près de 8000 années passées, le lac au complet s'est abruptement (en termes

---

géologiques) asséché en se vidant dans la Baie James. Plus loin vers l'est, lorsque le vaste front de glace Laurentide (l'inlandsis Laurentidien) regressait de la vallée de l'Outaouais, il y a environ également 15 000 ans, la vallée fut immédiatement envahie par les eaux salées de l'Océan Atlantique d'où la naissance de la Mer de Champlain (ainsi appelée par les géologues). Cette mer comportait une vie marine abondante, incluant certaines des plus grandes espèces de mammifères sur la terre dont la baleine boréale (le squelette de cette baleine fut retrouvé à Pembroke dans les années 1970). La croûte terrestre se réajustait sous le poids des glaces de l'ère glaciaire et la mer se retira; un processus qui se termina il y a 10 000 ans, faisant place au cours de quelques milliers d'années qui ont suivi, à une version plus étendue, qui s'est graduellement réduite, de la rivière des Outaouais, nourrie d'eau fraîche venant des lacs d'eaux glacées Agassiz et Barlow-Ojibway.

C'est au cours de cette période, il y a entre 10 000 et 8 000 ans, que remontent les premiers signes tangibles de présence humaine dans le bassin de la rivière des Outaouais. Même si la preuve archéologique est parfois difficile à trouver (difficulté à identifier les rives originales de la mer de Champlain et du lac Barlow-Ojibway), il semble que la région aurait été parcourue par des chasseurs/récolteurs qui commencèrent alors à exploiter les ressources disponibles, dont des espèces animales comme le caribou et le castor. De là pourrait venir les histoires anciennes au sujet du drainage des lacs et l'émergence des rivières racontées dans les mythes tout comme celle récitée par Ben Mckenzie à propos de Wiskedjak et du castor géant.

Il y a environ 6 000 ans, l'évidence de l'occupation de groupes humains est encore plus abondante. Par exemple, les excavations archéologiques entreprises pendant plusieurs années sur l'île aux Allumettes et près de l'île Morrison par le défunt archéologue Clyde Kennedy (et par bien d'autres) ont révélé une énorme variété d'artefacts dont des outils fabriqués d'os et de pierres ainsi que des objets de cuivre natifs provenant du lac Supérieur. Le peuple habitant cette région semble avoir suivi un courant saisonnier de chasse, de pêche et de récolte et y intégrait un vaste réseau d'échange. En plus du cuivre originaire du lac Supérieur, les matériaux utilisés par les gens de ce peuple pour la fabrication de leurs outils comptaient le quartzite provenant de l'île Manitoulin et du Vermont et le chert de diverses régions entre la rive nord du lac Ontario et les rives au sud du lac Huron. Bien que les archéologues soient réticents à supposer la continuité ethnique, le mode de vie de ces peuples de l'Archaique du Bouclier était remarquablement similaire à celui des Algonquins rencontrés par les premiers Européens. Lorsque mis de pair avec le récit oral, il y a très peu de raison de ne pas supposer qu'ils font partie du même peuple (Clermont, Chapdeleine et Cinq-Mars).

### **2.3.2 Le sentiment d'appartenance des Algonquins**

L'anthropologue Frank Speck a découvert au moment où il collectionnait les légendes algonquines, que les aventures de Wiskedjak survenaient toujours dans le territoire de la bande du membre qui racontait l'histoire. Dans l'histoire du castor géant racontée par Ben McKenzie, il se référait spécifiquement aux rivières Dumoine et Coulonge, aux « lacs de Pembroke » (i.e. les lacs inférieur et supérieur Allumette), et les chutes ou les rapides Calumet. La plus grande rivière dans laquelle Wiskedjak s'est aventuré, mentionne Dr. Speck, était la *Kichi sipi*, littéralement « grande rivière ». Ce nom a toujours été attribué à la rivière des Outaouais par les Algonquins, une référence évidente à sa longueur et sa largeur. Samuel de Champlain et d'autres explorateurs français des premiers temps ont identifié sous le nom *Kichesipirini* (Kichi sipi irini), littéralement « peuple de la Grande Rivière » la bande qui occupait les environs immédiats des lacs Allumette et du portage Calumet, et qui établissait leur camp d'été sur l'île de Morrison,

---

visitée par Champlain en 1613. Exactement trois siècles plus tard, il a été confirmé à Frank Speck que les bandes établies le long de la rivière des Outaouais étaient encore reconnues comme *Kichi sipi anishnabeg*, « peuple de la Grande Rivière ». <sup>3</sup> Le terme algonquin de la rivière s'est ensuite transformé (par traduction) comme « Grand River » ou « Grande Rivière », un terme tout d'abord inscrit par les sulpiciens Dollier de Casson et Bréhan de Galinée sur les légendes des cartes illustrant leurs voyages de découvertes de 1669-70 à travers une partie des Grands Lacs. Ce nom particulier pour la rivière était encore couramment utilisé parmi les commerçants et les pionniers européens au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

La rivière des Outaouais prend sa source environ à 250 kilomètres au nord des villes d'Ottawa et de Gatineau, dans le lac *Capimichigama* également connu comme Cross Lake (sa signification *anishnabe* est « traversant d'un bassin à l'autre »). À partir de *Capimichigama*, qui est situé à l'intérieur du territoire traditionnel des Algonquins du lac Barrière, la rivière des Outaouais coule vers l'ouest, ensuite vers le sud et le sud-est pour environ 1200 kilomètres pour se jeter dans le fleuve Saint-Laurent près de Montréal. Contrairement aux géographes modernes, le peuple des Algonquins n'a jamais donné le même nom à un entier cours d'eau. Ils ont attribué le terme *Kichi sipi* à la partie inférieure de la rivière, à partir de *Matawang*, Mattawa actuel, (qui signifie « là où la rivière se divise ») jusqu'au lac des Deux Montagnes <sup>4</sup>. Les sections supérieures (étant réellement une série continue d'expansions reliées) portaient plusieurs noms. La plus connue est *Temiskaming Sagahigan*, littéralement « lac d'eaux profondes », formant une partie de la frontière actuelle entre l'Ontario et le Québec. Mais même ce nom est attribué à seulement la portion la plus large et la plus au nord du présent lac Temiskaming. La section en dessous des étroitures était reconnue, de façon appropriée, comme *obawjewanong Sagahigan* ou « lac au courant étroit ». Cette partie de la même rivière s'écoulant du lac des Quinzes présent à la tête du lac Temiskaming (appelé la rivière Quinze au Québec) était reconnue comme *wanaweia sipi* ou « rivière d'eau sale ». Les termes algonquins pour d'autres sections éminentes du bassin incluent *Kichi Saki* ou « grande sortie » (pour Grand Lac Victoria) et *Mitcikinabikong*, ou « endroit de la clôture de pierre ou barrage » qui a été directement traduit au français comme lac Barrière.

Mis à part Mattawa, pratiquement aucun nom attribué par les Algonquins aux différentes parties de la section inférieure de la rivière des Outaouais n'est encore existant. En revanche, pour plus de 300 ans, des noms tels que Long Sault, Chaudière, lac des Chats, Calumet, Allumettes, Des Joachims et Dumoine ont reflété la longue histoire des explorateurs français et du commerce dans la vallée. Certains des endroits portant des noms comme Des Joachims et Dumoine sont sans aucun doute d'origine européenne. Le nom d'origine algonquine de la rivière Dumoine (encore utilisé par les aînés des Premières nations de Wolf Lake et Eagle Village) est *aginagwasi sipi*. Tout comme pour le lac Barrière par contre, plusieurs autres toponymes français sont des traductions littérales du terme original attribué par les Algonquins. Ce procédé remonte jusqu'aux premières explorations de la rivière tel qu'indiqué dans les écrits de Samuel de Champlain, le premier Européen à inscrire toutes les caractéristiques de ce qu'il a nommé la « rivière des Algommequins » ou la rivière des Algonquins. Le 31 mai 1613, après avoir payagé à travers un lac aujourd'hui connu comme le lac des Deux Montagnes, Champlain et ses compagnons « ont traversé des rapides appelées *Quenechouan* par ses habitants. Elles sont

---

<sup>3</sup> Les termes algonquins *irini* (maintenant « inini ») et *anishnabeg* sont des synonymes et sont encore utilisés de nos jours. Les Algonquins de Temiskaming se surnomment entre eux *Saugeen Anishnabeg* tandis que les Algonquins du lac Barrière se surnomment *Mitchikinabik inik*.

<sup>4</sup> Il y a plusieurs théories sur les origines et la signification du mot « Mattawa »; s.v.p. se référer au Chapitre 5.2 : L'histoire de Mattawa pour autre exemple.

remplies de pierres et de roches, où l'eau s'écoule avec une grande rapidité ». Le terme *Quenechouan* (*Kinodjiwan*) signifie "grande rapide" dans la langue algonquine et ce parcours de 20 kilomètres (éventuellement submergé par le canal de Carillon et celui de Grenville) fut dorénavant connu comme le Long Sault.

Le 4 juin 1613, Champlain arriva à un large et creux bassin et inscrivit « *l'eau tombe à un endroit de telle impéuosité, si bien que l'eau courant là-dedans circulairement, et au milieu y faisant de gros bouillons, a fait que les Sauvages l'appellent 'Asticou', qui veut dire 'chaudière'* » (Biggar 268)<sup>5</sup>. Il a surnommé cet élément le « Sault de la Chaudière », un nom qui s'applique toujours aux célèbres rapides situées entre Ottawa et Gatineau. Champlain a aussi décrit la cérémonie accoutumée dont il a été témoin près des chutes à son retour une semaine plus tard, tel qu'effectuée par les Algonquins qui l'avaient accompagné à Québec :

*« Après avoir porté leur canot au bas du sault, ils s'assemblent en un lieu, où un d'entre eux avec un plat de bois va faire la quête, et chacun d'eux met dans ce plat un morceau de pétun. La quête faite, le plat est mis au milieu de la troupe, et tous dancent à l'entour, en chantant à leur mode, puis un des Capitaines fait une harangue, remontrant que dès longtemps ils ont accoutumé à faire telle offrande, et que par ce moyen ils sont garantis de leurs ennemis, qu'autrement il leur arriverait du malheur, ainsi que leur persuade le diable (...) Cela fait, le harangueur prend le plat, et va jeter le pétun au milieu de la Chaudière, et ils font un grand cri tous ensemble ».*

Peu de temps avant leur arrivée au village des Algonquins *Kichi Sipi*, Champlain a traversé une série de dangereuses rapides, identifiées sur la carte de ses voyages comme le « Sault des Calumets », également décrit comme « les rapides de pierres à Calumet, ressemblant à des albâtres ». Ceci est également une traduction du terme algonquin, *Opwanani pawatik* ou « rapides à pipe ». La pierre trouvée à cet endroit, d'après les édits de Ben McKenzie au Dr Frank Speck en 1913, était « utile à la fabrication de pipes et était recherchée par les Indiens pour cette fin ». Le commerçant et explorateur Pierre Esprit Radisson avait conclu la même observation au cours de l'été 1660. Il a mentionné que les rapides de Calumet étaient « ainsi surnommées parce que les pierres s'y retrouvant étaient très utiles pour la fabrication de pipes à tabac ». Dans la langue *anishnabe*, le tabac (*n'asema*) ainsi que le calumet ou la pipe (*owagan*) sont des objets animés exprimant leur centralité dans la culture des Algonquins (et autres tribus nord-américaines). Le tabac a toujours fait partie importante des cérémonies algonquines, tel qu'observé par Champlain aux Chutes Chaudières, et tous les festins, les funérailles, les activités et les conseils de paix et de guerre partageaient le rituel de fumer le calumet. Champlain a assisté à une telle cérémonie lors de sa rencontre avec le Chef Tessouat et les *kichisipirini* sur l'île Morrison. Les peuples algonquins utilisaient également la pipe pour mesurer le temps et la distance, une coutume transmise aux voyageurs et pionniers canadiens français. Le mot *Nijopwagan* (« deux pipes ») qui voulait dire le temps requis pour fumer deux pipes, représentait une durée approximative d'une heure (Cuoq 1893 : 142 et Grant 77).

---

<sup>5</sup> Le terme *Asticou* doit être une faute d'impression dans le texte original puisque le mot d'origine algonquine pour petits chaudrons ou chaudières (au pluriel) est *Akikok*. Le missionnaire J.A. Cuoq mentionne que le nom complet pour les Chutes Chaudières est *Akikodjiwan*, signifiant « endroit où l'eau tombe dans les bassins de pierre dont la forme circulaire ressemble à une chaudière » (Cuoq 31).

Il peut sembler étrange que *Kichi Sipi* ou « la grande rivière des Algonquins » est aujourd'hui connue sous le nom de la rivière des Outaouais mais l'utilisation de ce surnom peut être retracée au cours des dernières années du XVIIe siècle. Lorsque Pierre Radisson a traversé les rapides Calumet en 1660, il voyageait en compagnie d'une grande flotille de canots depuis les Grands Lacs supérieurs jusqu'à Montréal pour des fins commerciales. Ils étaient pour la plupart des « Ottawak » (comme les appelait Radisson) et d'autres groupes reliés. Au cours du XVIIe siècle, les *Odawas* (Ottawa) occupaient un bout de terre entre le lac Huron, la Péninsule Bruce, l'île Manitoulin, et le détroit de Mackinac. Il y a encore un bon nombre de gens du peuple Odawa qui demeure sur l'île Manitoulin ou dans le nord de Michigan de nos jours. Il a généralement été argumenté (d'après le missionnaire Récollet Gabriel Sagard) que le terme *Odawa* (Ottawa) est un diminutif du terme utilisé par les Hurons *Ondatawwat*, signifiant « Cheveux Relevés ». Samuel de Champlain a rencontré trois cent membres d'une nation qu'il a lui-même surnommés les « Cheveux Relevés » lors de son deuxième voyage à l'intérieur des terres au cours de l'été de 1615. Ils récoltaient des bleuets près de l'embouchure de la rivière des Français. Par contre, il est également possible que *Odawa* est un dérivé de *atawe*, le terme *anishnabe* pour commerçant. Selon Champlain et selon d'autres observateurs, le commerce était une partie importante du mode de vie des « Cheveux relevés ».

Quelle que soit l'origine de leur nom, les *Odawas* ont vécu sur le lac Huron et non dans la vallée de l'Outaouais. Ce fut leur rôle éminent d'intermédiaire dans le commerce de fourrures au cours de la deuxième moitié du XVIIe siècle et non celui de leur établissement, qui a conduit les commerçants de Montréal et les officiers gouvernementaux à surnommer la rivière des Algonquins la rivière des *Odawas*. Le commerçant Nicolas Perrot, arrivé au Canada en 1660 et qui a passé la majorité de sa carrière dans la région des Grands Lacs supérieurs, utilisa le dernier terme de façon consistante dans ses mémoires et il a été imité par d'autres historiens français et illustrateurs de cartes. On devrait noter par contre que l'orthographe « Ottawa » ressemble de plus près à l'usage d'origine indienne qu'à son équivalent français. Comme l'explique le missionnaire linguiste du XIXe siècle J.A. Cuoq, le mot *Odawa* n'a jamais été prononcé « Outaouais ».<sup>6</sup>

### 2.3.3 Les Algonquins, les Français et les Iroquois

Samuel de Champlain a rencontré les *Algommequins* (Algonquins) pour la première fois en 1603 à Tadoussac lorsque ces derniers et leurs alliés *Montagnais* et *Etchemin* (*Maliseet*) célébraient une victoire contre leurs ennemis les Iroquois des Cinq-Nations. Pour les Algonquins, il ne s'agissait sûrement pas de leur première rencontre avec ceux qu'ils surnommaient les *Wemitigojiwak* (« bateaux de bois »). Ils entretenaient déjà le commerce avec des Français à cet endroit depuis des années et peuvent aussi bien avoir déjà rencontré des pêcheurs d'origine basque et bretonne à l'estuaire du fleuve Saint-Laurent où la pêche y était pratiquée depuis plus de deux cent ans. L'origine exacte du nom Algonquin n'est pas encore très claire mais elle semble quand même venir des étrangers. Il est d'une part suggéré que le nom dérive du terme Maliseet *elakomwik*, signifiant « ils sont nos parents (ou alliés) ». Champlain et les premiers missionnaires les Récollets et les Jésuites, auraient accordé ce nom plus particulièrement à un nombre de bandes parlant le *anishnabe* qui vivaient dans la vallée du Bas de l'Outaouais et qui semblent avoir vécu en tant qu'alliance militaire et de commerce. *Kichisipirini* ou « peuple de la

---

<sup>6</sup> « Qu'on continue donc à écrire *Ottawa*, comme on prononce, et non pas *Outaouais*, comme on ne prononce pas, et comme on n'a jamais prononcé » (Cuoq 1886 : 311). La source de cette erreur fut la substitution par « ou » du son de la voyelle écrite comme « 8 » (comme dans « huit ») dans l'orthographe française du mot 8ta8ois. La lettre « w » en anglais est bien plus proche du son actuel.



Grande Rivière » était le plus grand de ces groupes, dont le village principal était situé sur l'île Morrison et qui consistait probablement de plusieurs bandes traditionnelles. D'autres bandes relatives incluaient celle de *Waweskarini* (littéralement *wawashkesh irini* ou « bande de Deer Lake ») également connu comme la « Petite Nation des Algonquins », dont les terres traditionnelles se situaient le long des rivières Rouge, Petite Nation et Lièvre, immédiatement à l'ouest de Montréal; celle de *Matouweskarini* (« peuple de Madawaska ») dont le territoire s'étendait le long de la rivière portant ce même nom qui s'écoule dans celle des Outaouais près de Arnprior; celle de *Kinouchebiriniouek* (*Kinozhe sipi irini wag* ou « peuple de Pike river ») qui tout probablement habitait près du bassin de la rivière Bonnechère près de Renfrew; et celle de *Onontchataronon*, également connue comme le peuple d'Iroquet, nommé d'après le nom d'un de leurs chefs, qui vivait alors le long de la rivière Nation Sud, maintenant reconnue dans l'Est ontarien.

Le territoire de ces bandes algonquines ne s'étendait pas plus haut que Deep River. Leurs voisins les plus près à l'ouest étaient *les Nipisiriniens* (*Nipising irini*), un autre groupe de bandes reliées dont le campement d'été était situé du côté nord du lac Nipissing (Champlain l'aurait visité en 1615) et dont les territoires s'étendaient sur une superficie considérable dans toutes les directions à partir de ce lac, incluant des parties de la région au nord-est de la Baie Georgienne, le bassin de la rivière Mattawa et d'autres portions du bassin de la rivière des Outaouais. Les campements d'hiver les plus au sud des *Nipisiriniens* ou *Népissingues* étaient situés près des villages de la Confédération des Hurons parlant la langue iroquoise, le Comté de Simcoe actuel. Célèbres pour leur prouesses religieuses (les Hurons les appelaient « sorciers »), les *Népissingues* opéraient un important réseau de commerce avec leurs alliés Hurons. Les Jésuites les ont souvent reconnus comme Algonquins puisqu'ils parlaient la même langue, mais jusqu'au milieu du XVIIe siècle, ils ne furent pas toujours en bons termes avec leurs voisins *anishnabe*, dont la bande *Kichesipirini*.

D'autres bandes vivant au Nord et dont les Européens connaissaient à peine l'existence peuvent ou non avoir fait partie de l'alliance des Algonquins. Champlain aurait entendu parler d'un groupe appelé les *Otaguotouemins* (Kotakoutouemi) dont le territoire s'étendait à l'intérieur de terrains accidentés entre Deep River et Mattawa mais qui visitaient rarement la rivière principale. Le dérivé de ce nom est obscur mais le même territoire était occupé au cours du XIXe siècle par la Première nation de Wolf Lake (antérieurement Dumoine)<sup>7</sup>. Et la relation jésuite de 1640, se basant sur les mémoires perdues de l'interprète et commerçant Jean Nicolet de Belleborne (qui a vécu au sein des Népissingues dans les années 1620) mentionne quelques groupes additionnels, dont *Timiscimi* (les Timiskamings), et *Outimagami* (Temagami). Cependant, certains témoignages de ces groupes ne sont pas totalement justifiés puisqu'à part Nicolet et peut-être un ou deux autres voyageurs, aucun Français n'aurait voyagé sur le cours supérieur de la rivière des Outaouais au nord de Mattawa avant 1670. Les détails du mode de vie des Algonquins pendant la première moitié du XVIIe siècle sont très rares à l'exception de ceux décrits dans les mémoires des voyages de Champlain. Les missionnaires jésuites et récollets ayant parcouru un aller-retour pour se rendre en Huronie, dans les régions au sud du territoire des Algonquins au cours des années suivantes, n'ont fourni que très peu d'information quant aux habitants. Le nom de certaines de ces bandes ('peuple de la Grande Rivière', 'peuple de la rivière Madawaska') laisse sous-entendre que l'organisation territoriale des Algonquins se basait sur les bassins

---

<sup>7</sup> Il a dernièrement été suggéré que ces gens étaient effectivement des ancêtres des Algonquins de *Kitcisakik* (Grand Lac) malgré que ces faits ne se rapprochent pas de la description territoriale racontée par Champlain (Chamberland et al).

versants, qui fut certainement le cas deux cent ans plus tard. Les bandes entretenaient leurs limites territoriales de façon très particulière. Comme Champlain et d'autres explorateurs l'ont indiqué, les *Kichisipirini* exigeaient des droits de passage des Hurons, des Népissingues ou de tout autre groupe traversant la rivière à l'île aux Allumettes. Les Népissingues faisaient également de même sur leurs propres territoires. Chaque bande avait un ou plusieurs 'Capitaines', titre traduit de la langue *anishnabe* par les Français. *Okima* voulait dire Chef. Puisque ces chefs étaient élus par rapport à leurs qualités de commandement (et plus souvent pour leurs pouvoirs spirituels) les bandes n'étaient pas des organisations hiérarchiques (contrairement aux colonies européennes). Les chefs ne pouvaient donc pas forcer les membres à se soumettre à certains règlements et leur pouvoir n'était valide qu'au cours des périodes de rassemblement à l'été lorsque les différents clans familiaux se réunissaient pour prendre part aux activités communales.

Bien que les Algonquins fussent parfois décrits comme des chasseurs nomades, c'était seulement en comparaison avec les Iroquois et les Hurons, plus sédentaires. Généralement parlant, chacune des familles demeurait à l'intérieur de leur territoire après une ronde saisonnière d'activités de récoltes de différentes ressources. Ils passaient l'hiver dans les bois, basé sur des liens de familles étendues, à chasser de grands gibiers comme l'orignal et le chevreuil, à trapper les animaux à fourrures, tout particulièrement le castor qui devait sa valeur à sa fourrure et sa chair. Même si la pêche était pratiquée à l'année longue, elle était plus fructueuse entre le printemps et l'automne. Champlain fit mention que le lac Muskrat (près de Cobden) était un important lieu de pêche pour tous les gens vivant dans les alentours et que les Népissingues y prirent de grandes quantités d'esturgeons, de brochets et de carpes dont certains de grandeur énorme dans le lac et à Sturgeon Falls (d'où lui vient le nom). Les Népissingues et les Algonquins situés le long du cours inférieur de la rivière ont également pratiqué une forme de culture sur brûlis. Champlain aurait aperçu des champs de blé au lac Muskrat et des champs de pois, d'haricots et de courges ainsi que de maïs sur l'île aux Allumettes. Par contre, il a noté que le sol était relativement pauvre et que les Algonquins, contrairement aux Hurons, se fiaient davantage sur la chasse que sur le labourage de sol.

Vivant de telle façon en bordure d'une voie navigable entre la côte Atlantique et à l'intérieur de l'Amérique du Nord, les Népissingues et les Algonquins étaient impliqués de très près dans des commerces d'échange intertribal. Leurs meilleures relations dans ce domaine étaient avec les Hurons qui échangeaient du maïs et de la semoule de maïs, le wampum et des filets de pêche avec ces deux bandes contre des fourrures et du poisson séché. Les Népissingues et les Algonquins en retour garantissaient la pelleterie (en plus de leur propre récolte de fourrures) venant des Ojibways, des Cris et de d'autres peuples vivant aussi loin que le lac Supérieur et la Baie James. C'est en parcourant ce même trajet de transport, tout le long de ces mêmes routes d'échange et de commerce, que les Européens sont entrés à l'intérieur des terres. Vers la fin du siècle, des commerçants français y sont aussi venus eux-mêmes. Mais ils ont découvert (tout comme Champlain l'avait déjà fait) qu'afin de réaliser de bonnes affaires, ils devaient se soumettre aux coutumes indiennes. Des traités de paix et des alliances militaires devaient donc être établis puisque le commerce et les échanges ne se pratiquaient qu'entre alliés seulement.

Au cours du XVIIe siècle, plusieurs bandes algonquines furent considérablement affectées par des vagues épidémiques européennes (plus particulièrement la variole) et par l'état endémique de guerre avec les Iroquois des Cinq Nations. Ces derniers bénéficiaient d'avantages militaires en se procurant des armes à feu des colonistes Écossais et Anglais de la côte de l'Atlantique. À chaque été, des groupes de canots maraudeurs de *Matchi Nottaway* (« mauvais serpents » : nom attribué aux Iroquois par les Algonquins) harcelaient les peuples et les Européens vivant sur ou

---

près des rivières des Outaouais ou du Saint-Laurent. Certains Algonquins, notamment les Matouweskarinis, les Onontcharonons et les Kichesipirinis dont les terrains de chasse étaient directement situés le long du sentier de guerre des Iroquois, s'installèrent donc pour l'été à Trois-Rivières ou au sein du nouvel établissement français à Ville-Marie sur l'île de Montréal (fondé en 1642) pour ensuite retourner vers leurs sites au cours de l'hiver. La vallée du Haut de l'Outaouais, entre Deep River et le lac Temiskaming, devint également une région dangereuse. Par l'année 1650, les Iroquois avaient complètement décimé la Confédération des Hurons et attaquaient constamment les Népissingues. Ceux-ci recherchaient une certaine sécurité vers l'intérieur des terres et certains s'enfuyaient même par la route habituellement empruntée lors de leurs activités commerciales, et aussi loin qu'au nord du lac Supérieur. D'autres Népissingues et Algonquins sont tous de mêmes demeurés sur leurs propres territoires. Ils ont tout simplement évité cette région du Bas de l'Outaouais durant l'été et parcouraient à la place une route parallèle jusqu'à Trois-Rivières et Montréal qui les menait vers la région du Haut de l'Outaouais, à partir du nord du lac Temiskaming et jusqu'aux cours supérieurs des rivières du Lièvre et Saint-Maurice.

Les Algonquins modernes de *Kitchisakik* et de d'autres communautés intérieures ont retenu divers récits oraux sur les attaques des Iroquois, mais tels massacres ont dû être tout de même plutôt rares. Contrairement aux Hurons dont les villages étaient toujours établis au même endroit toute l'année durant, devenant donc des cibles faciles pour les Iroquois, les peuples Algonquins y venaient seulement par groupes nombreux au cours de l'été. À l'exception de sites vulnérables comme l'île aux Allumettes et à l'embouchure de la rivière de l'Esturgeon, sur le lac Nipissing, la plupart des villages algonquins auraient été difficiles à atteindre. Les Iroquois n'utilisaient que des canots fabriqués d'orme lourd, convenable seulement pour les voies de navigation majeures comme le cours inférieur de la rivière des Outaouais. Quant au peuple *anishnabeg*, ils fabriquaient leurs barques à partir d'écorce de poids léger adaptées aux rivières difficiles du Bouclier (Coyne 10-11). De plus, les Iroquois ne s'aventuraient presque jamais au nord de la rivière des Outaouais ou du Saint-Laurent, la subsistance y étant très difficile. Tout comme l'a indiqué l'historien sulpicien du XVII<sup>e</sup> siècle Dollier de Casson, le défi n'en valait pas la peine dans ces régions et les Iroquois n'étaient pas de bons pêcheurs (De Casson 76).

Tout au long de la deuxième période de ce siècle, des trêves et des interludes de paix (accompagnés d'importants commerces de fourrures) furent interrompus par de fréquents déclenchements de guerre. Bien que les Cinq-Nations avaient un meilleur accès aux armes à feu, le conflit n'était pas inégal. Par la moitié des années 1660, les Français, les Algonquins, les Népissingues, les Hurons et les Abenakis faisaient la guerre aux villages principaux des Iroquois dans la région des lacs Finger, se retrouvant actuellement dans la région de New York. En 1666, ils capturèrent et brûlèrent tous les villages des Mohawks, peuple des Cinq-Nations situé le plus à l'est. Le Traité de Paix de 1667 qui a suivi limiterait les attaques des Iroquois pour plus d'une décennie. Au cours des années qui ont suivi, les Iroquois prirent l'avantage de la paix établie pour fonder une série de villages le long de la rive nord du lac Ontario entre les villes actuelles de Toronto et Gananoque, leur facilitant la tâche de commercer avec les peuplements français sur le Saint-Laurent. Ce mouvement général vers le Nord développa par contre des conséquences non intentionnelles. Une des conditions établies dans le Traité exigeait que la Confédération des Iroquois permette aux missionnaires jésuites d'entrer dans leurs villages. Une perte de population en résulta, surtout au sein des Mohawks, puisque les Jésuites ont éventuellement convaincu la plupart des convertis de se relocaliser dans la région de Montréal. Plusieurs de ces nouveaux arrivants, que les Algonquins et les Népissingues ont surnommé *niina Nottawa* ou « nos serpents » (étant également le nom pour les Hurons) se sont établis avec les missionnaires jésuites de *Kentake* ou La Prairie, sur la rive sud du Saint Laurent, et se sont ensuite déplacés

---

vers ce qui est actuellement reconnue comme *Kahnawake*. Par la moitié des années 1670, d'autres Iroquois se sont joints aux missionnaires Sulpiciens, aux Algonquins et aux Hurons chrétiens, situés à l'intersection des rues Atwater et Sherbrooke d'aujourd'hui au pied de « La Montagne » ou « Mont Royal » (*Kanasetake* en langue iroquoise). Même si ces nouveaux arrivants devinrent des alliés pour les Français, ils ont maintenu une connection étroite avec leur village d'origine (tellement directe que les Français les ont plus tard accusés d'entretenir le commerce de contrebande avec les Écossais et les Anglais).

Au cours de la paisible décennie, l'influence des Français s'est énormément développée à l'intérieur de l'Amérique du Nord. Les commerçants et les missionnaires français se sont dirigés vers les *pays d'en haut* (fondamentalement la région entre la vallée de l'Ohio et des Grands Lacs supérieurs) et de grandes équipes commerciales de l'intérieur des nations visitaient Montréal au cours de l'été en empruntant les grands lacs et les rivières des Outaouais et Saint-Laurent. Par l'année 1673, on retrouvait des missionnaires jésuites à Sault Ste-Marie et à Michilimackinac et des postes de traite français, aussi loin au nord qu'au lac *Piscotagemy* (Nighthawk), près de Timmins, Ontario. En colère face au succès de l'expansion des Français, et sous la pression des autorités anglaises de New York, la Confédération des Iroquois brisa la paix en 1680, marquant le début de deux autres décennies de guerres intermittentes. Les nations des Iroquois situées le plus à l'ouest, dont les Senecas, les Cayugas et les Onondagas, attaquaient les alliés Français demeurant au nord et à l'ouest, avec le but ultime de décimer la colonie du Saint-Laurent une fois isolée (Jennings 172-185). Comme dans les années 1640, les *anishnabeg* de la vallée de l'Outaouais et des secteurs environnants ont adopté diverses stratégies pour se tenir loin des champs de tir. En 1682, 300 *Nipisiriniens* sont arrivés à Montréal et ont demandé au gouverneur le Febvre de la Barre la permission de demeurer sur les terres servant de refuge temporaire « loin de la furie des Iroquois ». Il est possible que ces nouveaux arrivants comptaient des Timiskamings parmi eux, puisqu'au mois d'août 1684, 40 guerriers Népissingues et Timiskamings et 72 guerriers Algonquins ont accompagné le gouverneur lors d'une expédition montée contre les villages des Iroquois à New York.

Malgré les manoeuvres de harcèlement des Iroquois, le commerce de fourrures a continué et a prospéré dans la vallée du Haut de l'Outaouais. Par l'année 1683, les marchands de Montréal avaient ouvert des lignes d'échanges directes avec les Népissingues et les Timiskamings, établissant un poste à Matabitchuan sur le côté sud-ouest du lac Temiskaming. Le Chevalier de Troyes visita ce poste au mois de juin 1686 alors qu'il se rendait, en compagnie de soldats français, vers la Baie James pour y attaquer la compagnie de la Baie d'Hudson. Au moment de leur retour au mois de septembre, le Chef des Timiskamings les ont guidés jusqu'à Montréal. En 1689, les Iroquois de l'Est ont lancé une importante attaque sur Lachine, tuant ou capturant des Français et des résidents des missions indiennes de l'île de Montréal. Au cours de cette même année, les Iroquois de l'Ouest ont également détruit le poste de traite des Français sur le lac Temiskaming. Mais le cours des événements a tranquillement commencé à changer contre la Confédération. En 1691, les « Indiens domestiqués » ont aidé à empêcher une attaque sur Montréal par les troupes anglaises et iroquoises. D'après l'historien jésuite Charlevoix, un des meneurs était le Chef Timiskaming « *La Routine...à la tête d'un gros groupe de membres de sa nation des Algonquins* ». En 1696, des guerriers des peuples Odawa, Algonquin et Népissingue – incluant tout probablement les Timiskamings – accompagnèrent le gouverneur Frontenac lors d'une expédition au sud du lac Ontario, où ils ont participé à la destruction des villages Oneida et Onondaga. La Confédération fut également attaquée par l'ouest par des nations de langue *anishinabe* venant de la région des Grands Lacs supérieurs, incluant les Odawas, les Ojibways et les Potawatomis. Selon le récit oral des Ojibways, leurs groupes de guerriers ont éventuellement conduit les Iroquois en dehors de la région actuelle du sud de l'Ontario. Par le mois de mars

---

1701, les ambassadeurs d'Onondaga lors d'une conférence avec le gouverneur français à Québec, se plaignaient que les Algonquins et les Népissingues chassaient près du Fort Frontenac (Kingston) sur des terres que les Iroquois considéraient les leurs. Même si les historiens ne sont pas encore d'accord jusqu'à quel niveau la Confédération des Iroquois fut affaiblie, ces renversements ont certainement encouragé les Cinq-Nations à rechercher un accord avec la France et leurs alliés autochtones. Lors du grand Traité de Paix mandaté par les Français à Montréal en 1701, les Cinq-Nations et leurs ennemis se sont mis en accord pour mettre fin aux hostilités. Les nations des Autochtones dans l'alliance française promirent de libérer les prisonniers Iroquois et les Cinq-Nations acceptèrent de rester neutre dans l'éventualité d'autres guerres entre l'Angleterre et la France. Les Algonquins, les Népissingues et les Timiskamings étaient parmi les nations présentes au conseil de Traité (Havard 210-214).

### 2.3.4 Les Algonquins au XVIII<sup>e</sup> siècle

Avec l'entrée en vigueur du Traité de 1701, les diverses bandes des Nations algonquines auraient la possession paisible du bassin de la rivière des Outaouais pour plus d'un siècle. Plusieurs décennies de contact direct avec les missionnaires et les officiers français, par contre, en plus de la disparition de plusieurs groupes amérindiens causée par les guerres iroquoises et les épidémies vécues, ont provoqué des changements dans leur organisation sociale, tout particulièrement au sein des Algonquins établis le long de la section inférieure de la rivière des Outaouais. Plusieurs descendants des *Weskarinis*, des *Onontchataronons* et d'autres groupes, qui ont fait partie des missions françaises depuis les années 1630, passaient leurs étés au sein des missionnaires de La Montagne (*Kanasetake*), bien qu'ils retournaient vers leur territoire de chasse dans la vallée *Kichisipi* à d'autres moments de l'année. Ce sont ces peuples que les Français surnommaient les Algonquins. Dans leur propre langage, ils se surnommaient eux-mêmes le peuple *Omamiwininiwak* ou « *donriver people – peuple de la rivière* » (Cuoq 1886 : 298). En 1696, les Iroquois et les Hurons chrétiens et quelques Algonquins se sont déplacés vers Sault-au-Récollet sur le côté nord de l'île de Montréal. Les autres Algonquins *Omamiwininiwak* ont déplacé leur campement d'été vers Sainte Anne du Bout de l'Isle (aujourd'hui connu comme Sainte Anne de Bellevue) sur la pointe ouest de l'île.

Les villages des missionnaires étaient composés naturellement de peuples multi-ethniques résultant d'événements encourus de guerres et d'épidémies au cours du siècle. Toutes les tribus indiennes adoptèrent les prisonniers qu'ils n'avaient pas tués, leur permettant ainsi de reconstituer leur population. Le meilleur exemple éminent découle de membres de la Confédération des Iroquois. D'après l'historien jésuite Pierre Charlevoix, deux-tiers de la population iroquoise consistait de captifs Hurons, Neutres et autres. Dans le cas des *Omamiwininiwaks*, tandis que la population était principalement d'origine algonquine, leur nombre incluait également d'anciens captifs (ou leurs descendants) de la Confédération des Iroquois, des *Mahicans* (Loups) et d'autres tribus de la Nouvelle-Angleterre, et même des Européens venus de peuplements anglais et écossais.

D'autres groupes *anishnabeg* venus de la région au nord de la rivière des Outaouais ont également visité Montréal à intervalles réguliers depuis le début des années 1680. La majorité était connue par les Algonquins (et par les peuples Odawa et Ojibway) comme les *Otickwagamik* ou « peuple des eaux éloignées ». Ce fut ces groupes que les Français surnommèrent les Népissingues (Cuoq 1886 : 314). Ils étaient rattachés de très près aux Timiskamings, qui visitaient également Montréal assez fréquemment au cours de cette période, et qui étaient parfois reconnus par les Algonquins comme *Nopiming daje inini* (littéralement gens des terres) et *Machakandiby* (Têtes de Boule). Ces termes étaient également appliqués aux diverses bandes

---

parlant la langue algonquine vivant le long de la partie supérieure de la rivière des Outaouais. Au cours d'une certaine période dans les années 1690, les Népissingues et les Timiskamings établirent un campement d'été sur l'Île aux Tourtes, directement à l'opposé de Ste Anne de Bellevue, où plusieurs marchands français étaient situés. Ces marchands, appartenant aux familles étendues d'Ailleboust et Guillet, avaient déjà exploité plusieurs postes de traite dans la région supérieure de la rivière des Outaouais, incluant au Fort Coulonge et au *fort des Français* sur le lac Temiskaming. Les officiers français refusèrent de réouvrir le commerce à Temiskaming à la suite du massacre par les Iroquois à ce poste en 1689, principalement parce que d'autres marchands de Montréal se plainquirent (avec raison) que les groupes en canots s'y dirigeraient au lieu de venir vers la colonie du Saint Laurent pour y faire le commerce. En 1704, les Sulpiciens établirent une nouvelle mission à Sainte Anne, et une ou deux années plus tard le seigneur local, Philippe de Rigaud (ensuite devenu le gouverneur de Montréal) construisit un fort et un poste de traite sur l'Île aux Tourtes (*Aouanagassing* dans la langue *anishnabe*). Contrairement aux Algonquins *Omamiwininiwak*, les Népissingues et les Timiskamings n'étaient pas réellement chrétiens. Les registres paroissiaux des missionnaires Sulpiciens démontrent plusieurs baptêmes d'enfants mais lorsque l'on remonte aussi loin que 1720, il n'y a aucune indication que la plupart des adultes de ces peuples (incluant le chef Timiskaming Routine) furent baptisés. Ce ne fut donc pas nécessairement la religion qui les attira vers la région de Montréal mais plutôt les avantages pragmatiques de l'alliance française, qui offraient des cadeaux du Roi, les services de forgerons et d'autres hommes de métier et l'accès continu à des échanges de biens.

En 1717, le Roi de France offrit une nouvelle seigneurie au Séminaire de Saint-Sulpice sur la rive nord du lac des Deux Montagnes. Les Sulpiciens anticipaient déplacer leurs missions indiennes, loin de la mauvaise influence perçue des colons européens. Par l'année 1721, ils avaient convaincu les guerriers des peuples Iroquois, Algonquin et Huron et leurs familles vivant à ce moment à Sault-au-Récollet, ainsi que les Algonquins établis à Ste Anne du bout de l'Isle, de se relocaliser. Les Algonquins formaient un village, les Iroquois et les Hurons en formaient un autre. Les Iroquois ont attribué au nouvel endroit le nom de la nouvelle mission *Kanesatake*, La Montagne, en mémoire de celle préalablement établie sur l'île de Montréal. Les Algonquins l'ont surnommée *Oka* (ou doré) probablement à cause de la région de pêche s'y trouvant. Les Népissingues et les Timiskamings de l'Île aux Tourtes ne se sont cependant pas joints à la nouvelle mission parce que leurs besoins pratiques se trouvaient ailleurs. En 1720, le gouverneur de Vaudreuil réactiva les activités commerciales à Temiskaming afin d'obtenir la loyauté des Timiskamings et des Népissingues qui commerçaient déjà avec les marchands anglais de la Compagnie de la Baie d'Hudson à la Baie James depuis plus de 25 ans. Le concessionnaire Paul Guillet, marchand de Montréal, n'avait pas obtenu de permission pour faire le commerce le long de la section inférieure de la rivière des Outaouais mais il avait le droit de se rendre au lac Nipissing ou sur l'île Manitoulin pour se procurer du maïs ou d'autres provisions.

Le permis original que Guillet reçut du gouverneur l'autorisait à commercer avec « les Indiens du poste de Temiskaming » ainsi qu'avec « ceux de la même nation » sur les lacs Wanapitei, Temagammi, Kipawa, Barrière et Abitibi. Tous ces endroits sont illustrés à l'intérieur du secteur cartographié en 1725 et identifié comme le district du commerce des fourrures de Temiskaming, qui s'étendait vers l'ouest à partir de l'entrée de la rivière des Français au lac Nipissing, jusqu'à la rivière du Lièvre vers l'est. Le lac Wanapitei est situé juste à l'ouest de la rivière de l'Esturgeon, qui s'écoule dans le lac Nipissing tout comme le lac Temagami, qui a aussi une autre sortie, s'écoulant vers l'est dans le système de la rivière des Outaouais. Les lacs Kipawa et Barrière font également partie du bassin des Outaouais. On retrouve des Premières nations modernes associées avec tous ces lacs (ainsi qu'avec d'autres lacs dans cette même région). Les

---

membres de ces Premières nations sont tous *anishnabeg*. Cependant, ces membres vivant en Ontario sont maintenant surnommés Ojibways et ceux vivant au Québec sont appelés Algonquins. Une attestation de l'importance du commerce de fourrures dans la vallée du Haut de l'Outaouais est en réalité dû à la localisation du commerce établi par Paul Guillet en 1720 (aujourd'hui devenu le site historique Fort Témiscamingué) qui fut continuellement occupé jusqu'au début des années 1900, période où l'entreprise fut transférée à Ville Marie.

Même après la réouverture du commerce à Temiskaming, plusieurs Népissingues ainsi que quelques Timiskamings, ont continué à se rendre à Montréal à intervalles réguliers. Par 1736, les *Otickwakamiks* ou Népissingues avaient établi un petit campement d'été à Oka, adjacent à ceux des Algonquins et des Huron-Iroquois, même s'ils entretenaient toujours leur village à l'embouchure de la rivière de l'Esturgeon sur le lac Nipissing. Tous ces groupes côtoyèrent les Français durant la Guerre de Sept Ans (1756-1763). Ils firent partie de l'alliance connue comme les Sept Nations du Canada qui comptait également les Abenakis, les Hurons et les Iroquois Chrétiens. Les Népissingues, qui se considéraient les membres séniors de l'alliance, étaient reconnus comme des guerriers féroces. Localisés le plus à l'ouest, ils agissaient également comme intermédiaires entre les confédérations voisines des Grands Lacs (incluant entre autres les nations Odawa et Ojibway), les autres membres des Sept Nations et les Français. Les Népissingues et les Algonquins furent les derniers à abandonner la colonie française lorsque les forces armées britanniques descendirent vers Montréal au cours de l'été 1760. Au mois d'août, lors d'un Conseil de Traité tenu à Swegatchy ou Oswegatchie (maintenant Ogdensburg, New York), les Sept Nations<sup>8</sup> se sont mises d'accord à demeurer neutres. Au mois de septembre de cette même année, peu de temps après la capitulation de la Nouvelle-France, les Sept Nations se sont rencontrées en conseil avec les Britanniques et leurs alliés Iroquois. Selon les termes du Traité de Kahnawake qui en a résulté, les Sept Nations (incluant les Algonquins et les Népissingues) se sont mis d'accord pour former les Iroquois des Six Nations (anciennement Cinq) dans une même alliance pour protéger les intérêts des Britanniques. Les parties se promirent un support mutuel en temps de guerre et entre autres mesures, les Britanniques acceptèrent de protéger les droits des Indiens, de leurs villages et de leurs territoires de chasse et leur promirent aussi un libre échange ouvert avec les marchands de langue anglaise.

Les premiers alliés de la France n'étaient pas tous en faveur de la paix. Les nations autochtones de la vallée de l'Ohio et de la région des Grands Lacs, en colère contre les colons anglo-américains qui se sont établis en se dispersant dans les montagnes Alleghany à l'intérieur des territoires protégés par le Traité, attaquèrent des postes britanniques au cours du printemps et de l'automne de 1763. Sous les ordres du chef Pontiac des Odawa, les tribus ennemies prirent possession de l'important fort britannique de Michilimackinac, situé dans le détroit entre les lacs Huron et Michigan, en plus de nombreux postes plus petits. Elles ont également envahi la garnison britannique à Détroit pendant plusieurs mois en 1763-64 mais leur conquête ne dura pas plus longtemps. Les Britanniques s'appuyèrent sur les Sept Nations du Canada, particulièrement sur les Népissingues pour agir comme émissaires de paix, pour aviser les troupes ennemies du Traité de Paix définitif avec la France, signé au mois de février 1763 et des termes énoncés dans le Traité de 1760 signé à Kahnawake. Le gouvernement britannique élaborait déjà des lois concernant les territoires récemment cédés par la France, mais ce fut la crise provoquée par la guerre de Pontiac qui a confirmé à la Couronne la nécessité d'émettre la Proclamation Royale le 7 octobre 1763. Cette fameuse Proclamation (qui fait toujours partie de la Constitution du Canada) interdisait l'établissement non-autochtone sur toutes les terres réservées aux Indiens, à

---

<sup>8</sup> Pour une discussion détaillée sur l'effectif flottant des Neuf (ultérieurement les Sept) Nations du Canada, voir Jean-Pierre Sawaya, *la Fédération des Sept Feux de la Vallée du Saint-Laurent*. Québec : Septentrion, 1998.

l'intérieur des colonies et donnait l'ordre aux colons non-autorisés de quitter ces dites terres. Il était également interdit aux gouvernements coloniaux d'accorder tout permis d'arpentage ou titre de propriété sur les terres réservées. Si une nation autochtone désirait se départir de terres dans un secteur où l'établissement était permis, telles terres ne pouvaient être cédées qu'à la Couronne lors d'une réunion publique convoquée à cette fin. Il était strictement défendu à qui que ce soit d'autre d'en faire l'acquisition. Lors du Traité de Niagara tenu au cours des mois de juillet et août 1764, qui formellement mit fin à la guerre Pontiac, le gouvernement britannique énonça les termes de la Proclamation Royale et marqua de début de rapports fondés sur des traités entre la Couronne et les nations autochtones. Les Algonquins et les Népissingues assistèrent au Conseil du Traité de Niagara comme membres des Confédérations des Sept Nations et des Grands Lacs.

La Proclamation Royale de 1763 créa également trois nouvelles colonies à l'intérieur du territoire anciennement de France en Amérique du Nord. Une de ces colonies fut la province de Québec (les deux autres étant la Floride Orientale et la Floride Occidentale). Les limites territoriales du Québec n'étaient pas tellement étendues. Elles incluaient la vallée du Saint Laurent, des parties de l'Est ontarien et de la vallée du Bas de l'Outaouais actuelles, entre le lac Nipissing et Montréal. Cependant, contrairement aux colonies anglo-américaines situées au sud, Québec n'était pas une colonie établie, ni était son intention de l'être. Quelques anglo-américains, à part certains marchands, sont venus s'installer au Nord après la guerre, et la population francophone fut grandement confinée aux seigneuries établies le long du Saint Laurent. La vallée de l'Outaouais n'était donc pas accessible à la plupart des résidents de la province. Même les commerçants de fourrures devaient détenir un droit de passage pour se rendre au-delà de Carillon. Les Algonquins et les Népissingues, ainsi que tous les autres *anishnabeg* demeurant à l'intérieur ou en-dehors des limites de la province considéraient ces terres comme les leurs. Le commerçant Alexander Henry fut témoin de cette situation lors de son passage de Montréal à Michilimackinac au mois de septembre 1761. Voyageant sur le lac des Chats près de Arnprior, il rencontra un groupe d'Algonquins qui se rendaient au lac des Deux Montagnes pour y faire la chasse. Henry y apprit que ces gens « *revendiquent toutes les terres de l'Outaouais, jusqu'au lac Nipissingue; et que ces terres sont subdivisées, entre leurs familles, déléguées par succession. On m'a également informé qu'ils sont extrêmement strictes, quant aux droits de propriété, et qu'ils considèrent une invasion de leurs terres comme une infraction suffisamment grave qui peut même justifier la mise à mort de l'envahisseur* » (Henry 22-23). Les Algonquins et les Népissingues appliquèrent leur mode de possession des terres de différentes façons. Au début des années 1770, par exemple, en colère contre les commerçants qui transportaient de l'alcool à l'intérieur de leurs territoires de chasse, de jeunes hommes venant des deux villages commencèrent à bloquer le passage aux canots arrivant au lac des Deux Montagnes pour vider le contenu de leurs tonneaux.

Québec n'est pas devenu une colonie établie avant la fin de la guerre de l'indépendance américaine, mais même à ce moment, il y eut très peu de pression sur la vallée de l'Outaouais. En 1774, les limites provinciales furent étendues jusqu'aux rivières Ohio et Mississippi, manifestement pour assurer des gouvernements civils dans les entraves intérieures appartenant à la France (comme Détroit) mais aussi pour établir une façon pour les officiers de la Couronne de garder les colons anglo-américains loin des nations autochtones. Cependant, il est advenu que cette politique devint la cause première de la révolution puisque les « *Fils de la liberté* » anglo-américains refusèrent de reconnaître toute autorité du Québec ou de la Grande-Bretagne. Par la fin de la guerre, des milliers de réfugiés loyalistes se sont dirigés vers le nord du Québec à la recherche de terres pour remplacer celles qu'ils avaient perdues au sud des nouvelles limites territoriales. À partir de 1780, la Couronne britannique conclut une série de traités concernant les terres à l'intérieur du territoire alors connu comme le Québec. Ce processus d'exécution de

---



traités s'étendrait sur un siècle et demi, couvrant éventuellement presque toute la région actuelle de l'Ontario ainsi que la majeure partie couvrant l'ouest et le nord du Canada. Jusqu'à concurrence de l'existence de registres indiqués, ces traités sur la cession des terres furent négociés conformément aux principes du Traité d'alliance et les règles codifiées dans la Proclamation Royale de 1763 et toutes autres lois et réglementations subséquentes. Des ententes préliminaires en 1783 et 1784 couvrirent des parties de l'Est ontarien actuel entre Gananoque et Carillon. Un chef de la tribu des Algonquins du lac des Deux Montagnes fut l'un des participants. Mais il y avait très peu d'intérêts pour d'autres secteurs de la vallée de l'Outaouais, considérés trop éloignés pour des fins d'établissement. Les Loyalistes se sont pour la plupart installés dans les cantons de l'Est ou le long de la section supérieure de la rivière Saint Laurent et sur les rives au nord des lacs Érié et Ontario. Ce fut l'agitation des colons anglophones dans ces dernières régions qui conduisit le gouvernement britannique à diviser le Québec en 1791 et créer ainsi les provinces du Haut Canada et du Bas Canada.

Par la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (et tout probablement plus tôt), les peuples établis le long de la rivière des Outaouais, surnommés les Algonquins, les Népissingues, les Timiskamings et les Têtes de boules développèrent des identités à deux tendances. Plusieurs d'entre eux, et tout particulièrement ceux établis le long de la partie inférieure de la rivière des Outaouais, étaient chrétiens, préservant de forts liens avec les villages missionnaires algonquins et népissingues au lac des Deux-Montagnes (Oka). Mais ces mêmes peuples appartenaient également aux bandes traditionnelles qui comptaient de nombreux membres qui n'étaient pas chrétiens et qui ne visitaient que très rarement (ou jamais) le lac des Deux Montagnes. Ces bandes traditionnelles occupaient les bassins de différentes rivières, dont Quinze, Montréal, Mattawa, Petawawa, Madawaska, Dumoine, Coulonge et Gatineau, s'écoulant dans celle des Outaouais, des deux côtés. Par exemple, les membres actuels de la Première nation de Wolf Lake (anciennement Dumoine) peuvent retracer leurs ancêtres dans des parts pratiquement égales d'*anishnabeg* non-chrétiens qui sont demeurés sur les rives des rivières Dumoine et Kipawa au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et de *Otickwagamik* (incluant quelques chefs éminents) du village de Nipissing au lac des Deux Montagnes.

Les membres de ces bandes traditionnelles vivaient sur leurs territoires de chasse pendant la plus grande partie de l'année. Les chrétiens, eux, vivaient au lac des Deux Montagnes seulement entre les mois de juin et septembre (au plus tard). Au cours des neuf ou dix autres mois, ils partageaient la même ronde saisonnière que leurs confrères. Les Népissingues, établis sur la partie la plus éloignée de la vallée, étaient fréquemment absents et ne revenaient au village qu'à intervalles de deux ou trois ans afin que leurs enfants puissent être baptisés. La ronde saisonnière d'activités de récolte de ressources correspond largement aux mois de l'année, tel qu'il est démontré dans le calendrier lunaire suivant fourni par J.A. Cuoq (1821-1898), un missionnaire sulpicien du lac des Deux Montagnes.

Tableau 2.1 Calendrier algonquin

Nom algonquin	Signification	Mois
<i>Keno'zitch gizis/Kenozitc kizis</i>	mois de la lune	janvier
<i>Aga'kwedjish gizis/Akakwidjic kizis</i>	mois de la marmotte	février
<i>Neki'gizis/Nika kizis</i>	mois de l'oie	mars
<i>Kawa'shattoch gizis/Kawasikototc kizis</i>	mois que la neige brille sur le lac	avril
<i>Wa'bigun gizis/Wabikon kizis</i>	mois des fleurs	mai
<i>Ote'min gizis/Otehimin kizis</i>	mois des fraises	juin
<i>Miskwi'min gizis/Miskwimin kizis</i>	mois des framboises	juillet
<i>Wede'tega'gemen gizis/Otakakomin kizis</i>	mois des bleuets	août
<i>Kaka'kona gizis/Kakakone kizis</i>	mois du décorticage du blé d'inde	septembre
<i>Name'gos gizis/Namekos kizis</i>	mois de la truite	octobre
<i>Attikemeg gizis/Atikameg kizis</i>	mois du poisson blanc	novembre
<i>Pidji'pibun gizis/Piticipon kizis</i>	le début du mois d'hiver	décembre

L'anthropologue Frank Speck obtint un calendrier identique de la part de résidents de la réserve de Timiskaming en 1913. Selon Dr Speck, il y avait très peu de différences entre le calendrier utilisé par leurs voisins *Tima'gami anicena'bi* (Première nation de Temagami) en Ontario. Là, le terme utilisé pour le mois de février était *Mako'ns gizis* ou « *mois du petit gibier* » et celui du mois de mai était *Name'bin gizis* ou « *mois de fraie de la carpe* ». La période de novembre à février, démontrée comme « l'hiver » sur le calendrier, était la principale saison de chasse et de trappe. Les mois d'octobre et de novembre étaient plutôt de bons mois pour la pêche, lorsque la truite en premier et ensuite le poisson blanc pondait. Les oies (ainsi que d'autres gibiers d'eau migratoires) étaient habituellement chassés au mois de mars à leur retour de régions plus froides au nord. Les petits fruits étaient récoltés aux mois de juin, juillet et août. La référence à « *décorticage du blé d'inde* » (septembre) démontre que les Algonquins pratiquent encore l'agriculture.

Selon la littérature ethnologue, les Algonquins et d'autres *anishnabeg* (comme les Ojibways) étaient constitués en bandes, et la bande, non la tribu ou la nation était le groupe en possession des terres. Au moment de ses travaux entrepris sur le terrain, Frank Speck réalisa que le mode de vie traditionnel des Algonquins avait connu un déclin considérable au cours de la moitié du siècle précédent, puisque la pression causée par le peuplement et par le développement des ressources forcèrent plusieurs membres de bande à entreprendre des activités agricoles ou d'exploitations forestières. Il obtint tout de même d'importants détails sur le mode de vie de générations antérieures. Il découvrit également que les bandes vivant soit à l'est ou à l'ouest de Timiskaming vivaient de façon beaucoup plus traditionnelle. Dans son rapport, publié en 1915, Dr Speck indique que des familles étendues représentaient la base fondamentale et de structure des bandes algonquines et que l'utilisation des terres était la clé principale de l'organisation sociale et politique. Les bassins étaient les unités de base de la gestion des terres traditionnelles, servant de limites territoriales pour les familles, les bandes et les tribus. Les rivières et les lacs servaient de « routes » au peuple Algonquin pour voyager tout autour de leur territoire.

### 2.3.5 Les Algonquins au XIXe siècle

La pression de développement que Frank Speck mentionna dans un de ses rapports se produisit au cours du XIXe siècle. Jusqu'à l'année 1803 environ, le gouvernement du Bas Canada avait respecté les titres de propriétés des Autochtones (tout comme le gouvernement du Haut Canada continuerait de le faire). Le gouvernement n'émettrait pas d'actes de concession ou de permis d'arpentage pour les territoires en possession des Autochtones. Mais lors de l'établissement du canton de Hull par Philemon Wright, qui fut le premier développement d'envergure dans la vallée de l'Outaouais, les autorités locales changèrent tranquillement d'attitude face à ces actions. Les Algonquins et les Népissingues protestèrent contre la présence de colons, mais Wright déclara plus tard que les représentants du gouvernement l'auraient même appuyé à faire valoir ses titres de propriétés. En fait, il y avait un partage d'autorités législatives au sein du gouvernement colonial. Le service d'établissement était responsable des terres et des ressources tandis que les Affaires indiennes découlaient de la responsabilité de la Couronne et les agents du ministère britannique impérial des Affaires autochtones n'étaient pas redevables au gouvernement du Bas Canada. Au cours des années suivantes, soit après 1820, comme les établissements et l'exploitation forestière prenaient des tournures progressives dans la vallée de l'Outaouais, les Algonquins et les Népissingues du lac des Deux Montagnes protestèrent continuellement auprès du ministère des Affaires indiennes. Ces plaintes, ensuite acheminées vers l'administration locale, seraient alors tout probablement ignorées. Les Algonquins et les Népissingues se sont donc occupés eux-mêmes de certains arrangements avec les colons venus s'installer sur leurs terres, demandant et recevant des indemnités de rente, tout particulièrement sur les îles de la rivière des Outaouais. Pour près de 30 ans, les Affaires indiennes ont reconnu la validité de ces indemnités, et en ont même perçues à certaines occasions. Mais le gouvernement du Bas Canada refusa de les reconnaître et procéda à la démarcation et à l'arpentage de terres sans considération des revendications des Autochtones. Ce processus prit de l'ampleur lorsque le Bas Canada et le Haut Canada se sont unis en 1840 pour former la province du Canada.

Vers la fin des années 1840, des Algonquins et quelques Népissingues déplacèrent leur campement d'été du village missionnaire d'Oka vers *Kitigan Zibi* (River Desert), un tributaire de la rivière Gatineau, qui avait toujours fait partie de leurs territoires de chasse. Ils y amorcèrent des pétitions et requêtes auprès du gouvernement de la province du Canada pour obtenir des titres de propriété. Les missionnaires Oblats insistèrent aussi pour mettre ces terres de côté comme Réserve indienne, ce qui a été réalisé par acte de législation et par décret au cours de la période 1851-53. Cette réserve est par la suite devenue *Maniwaki* ou « Mary Land » « Terre de Marie » dans la langue *anishnabe*. Les Oblats exercèrent également une pression simultanée pour la création d'une réserve à la tête du lac Temiskaming, où on espérait établir une mission pour les bandes traditionnelles demeurant sur la partie supérieure de la rivière des Outaouais et dans le territoire voisin de la Compagnie de la Baie d'Hudson. La Réserve indienne de Timiskaming a donc également été créée par acte de législation et par décret au cours de la période de 1851-53.

Bien que le gouvernement ait intitulé les réserves à River Desert et Timiskaming comme lieu de résidence pour tous les Népissingues et les Algonquins ainsi que pour toutes les autres bandes de la vallée du Haut de l'Outaouais, cette solution fut rejetée par une majorité massive du peuple de langue algonquine. En fait, les seuls peuples à s'établir à River Desert et à Timiskaming par l'année 1900 étaient des membres de bandes traditionnelles dont les territoires de chasse étaient déjà inclus dans ces réserves ou bien qui vivaient alors dans les alentours immédiats. Même après 1851, les Algonquins et les Népissingues du Lac des Deux Montagnes ont continué à

---

insister sur la protection de leurs territoires traditionnels et ancestraux et afin d'obtenir des terres de réserve à Oka. Si cela leur était impossible, ils demandaient donc que Calumet et les îles avoisinantes sur la rivière des Outaouais leur soient affectées en tant que réserve.

Au cours des années 1860, en réaction à l'importante vague d'établissements et d'exploitations de ressources entravant toute la vallée de l'Outaouais, des bandes d'Algonquins et de Népissingues entamèrent une certaine pression pour l'obtention de terres de réserve à l'intérieur de leurs propres territoires traditionnels. Au cours des années 1840 par exemple, le chef algonquin Pierre Shawanepinesi présenta une requête de réserve pour sa bande dans le canton de Bedford au nord de Kingston. Ces terres furent mises de côté afin de devenir une réserve indienne mais pour ensuite être réformées en raison d'intérêts forestiers. D'autres Népissingues et Algonquins désiraient une réserve dans les alentours de leur campement d'été au lac Golden sur la rivière Bonnechère à l'intérieur de leur territoire d'hiver, qu'ils occupaient depuis au moins les 18 derniers siècles. Ces terres deviendraient ultérieurement la Réserve indienne du lac Golden. La plupart des bandes par contre, n'ont pu réaliser autant de succès. Après 1867, les *anishnabeg* du Grand Lac et du lac Barrière présentèrent une requête au gouvernement du Canada pour des terres de réserve dans leur localité respective et commencèrent à y défricher les terres. Le peuple algonquin vivant le long du bassin de la rivière Kipawa, incluant les ancêtres des Premières nations de Eagle Village et de Wolf Lake firent de même au lac Kipawa et près du lac Grassy au début des années 1870. Par contre, aucun de ces groupes ne remporta le succès escompté dans l'obtention de la protection de leurs terres et de leurs droits acquis. Indépendamment des Algonquins vivant sur les réserves de Timiskaming, de Rivert Desert et du lac Golden, les gouvernements du Canada, de l'Ontario et du Québec, tout comme les gouvernements coloniaux précédents, traitèrent de façon constante le peuple algonquin comme des squatteurs sur leur propre territoire. Jusqu'à présent, les Algonquins n'ont jamais signé de traité de territoire, conformément à la Constitution du Canada, pour le bassin Kichisipi, ni pour le reste de leurs territoires traditionnels et ancestraux.